

Ralickas, Eduardo; «Raymonde April : Equivalences».— Montréal : Occurrence, 2010.— feuillet.— Also in English.

RaymondeApril

ÉQUIVALENCES



Équivalences 1 – 4 est un projet de Raymonde April élaboré en collaboration avec le commissaire Eduardo Ralickas. Il s'agit de trois séries photographiques distinctes et d'une oeuvre vidéo exposées dans trois espaces montréalais : Occurrence, espace d'art et d'essai contemporains, Les Territoires, et la Galerie Donald Browne. La plupart des photographies sont inédites et ont été prises entre 2005 et 2009. L'exposition contient également des images trouvées et des photographies issues de projets antérieurs. De dix à quinze photographies sont accrochées dans chaque lieu d'exposition. Les séries sont composées de paysages, de portraits et de scènes de la vie quotidienne. Ces images ont été captées à l'aide de différents appareils (grand format, 35 mm et photographie numérique), et ce, dans divers sites urbains et ruraux: Montréal, Pékin, Buenos Aires, l'est du Québec, le sud de l'Alberta. Bien que des paysages (peuplés ou non de figurants) occupent une place de choix dans la composition de ces séries, une certaine importance a été accordée à des images d'objets prosaïques que la photographie transforme en les dotant d'une signification poétique.

Équivalences 1 – 4 vise à interroger le processus de création de Raymonde April et de le traduire en termes spatiaux. Il s'agit en quelque sorte d'une « topographie » de la démarche de l'artiste, qui se caractérise, notamment, par un processus de spatialisation du sens qui est sans équivalent dans la photographie contemporaine. Ce projet en quatre volets est le fruit d'un dialogue entre l'artiste et le commissaire

qui portait, du moins initialement, sur la question du langage dans l'oeuvre photographique de Raymonde April. Or, lorsqu'on considère l'ensemble du corpus que Raymonde April a produit depuis la fin des années 1970, on constate que l'artiste envisage l'image photographique en tant qu'« élément » dont le sens dépend du geste de mise en contexte, voire de mise en espace, de toutes les images d'une série les unes par rapport aux autres. La façon dont l'artiste procède habituellement est de choisir des images provenant d'un impressionnant fonds d'archives — véritable work in progress — et de composer des « énoncés » imagiers articulés sur la surface d'un mur à l'aide d'une « grammaire » visuelle dont les éléments sont esthétiques : forme, couleur, dimensions, disposition, séquence, etc.

Ainsi, une image d'un paysage a-t-elle pour fonction de signifier un lieu, une sensation ou une expérience, mais ce sens provient aussi bien de l'image elle-même que de sa valeur, qui est relative à toutes les autres images la côtoyant. Chaque photographie a donc pour fonction d'infléchir la signification des images qu'elle voisine et avec lesquelles elle « fait système » : il s'agit d'une véritable spatialisation des procédés propres au langage. Par contre, bien que le langage soit un système partagé par une communauté de locuteurs selon des modalités ouvertes et interchangeable, les « énoncés » spatialisés de Raymonde April ne peuvent être émis que par l'artiste elle-même.

À l'origine, le projet d'exposition que l'artiste et le commissaire avaient conçu selon ces paramètres s'articulait autour de la notion d'« équivalence ». Il était question de créer plusieurs séries inédites (composées d'images différentes) visant à reconduire les mêmes effets de sens lorsqu'on passait d'un ensemble à un autre. Chaque galerie devait contenir un volet du projet, adapté aux particularités de chaque lieu d'exposition. En se déplaçant à travers l'espace de la ville, d'une galerie à une autre, à des moments différents, le spectateur aurait été en mesure de comparer ses expériences en s'appuyant sur sa mémoire visuelle. Bien que chaque série fût envisagée comme une entité autonome, la juxtaposition à distance de ces ensembles visait à engendrer des échos de structure. De cette façon, les quatre groupes n'ont pas été pensés en fonction d'un récit et encore moins par le biais d'une logique chronologique, mais en tant que traductions d'une proposition commune visant à (re)créer des résonances et, éventuellement, une expérience de « déjà vu ».

Mais au fil des séances de travail, l'artiste et le commissaire ont constaté que cette « méthode » malléable qu'ils avaient développée de façon spontanée a été porteuse de bien des surprises. En effet, les oeuvres ont résisté au cadre conceptuel qui leur

avait été imposé, de sorte que cette « méthode » a été l'occasion d'un échec qui, pourtant, s'est avéré « productif ». Et ce qui s'est produit, c'est une analyse imagée de la genèse du langage visuel de Raymonde April lui-même.

En respectant la démarche que l'artiste a affinée depuis plusieurs décennies, qui se caractérise par un souci d'équilibre entre le contenu des images et leur facture plastique, chaque série est devenue progressivement une création autonome, une « proposition » en quête de résolution à partir de soi. Dès lors, l'artiste et le commissaire ont constaté que ce qu'ils avaient créé était un « système » d'un autre ordre. Pendant que l'artiste composait ses séries selon ce cadre conceptuel, le corpus a acquis une seconde nature : il est devenu à la fois « oeuvre » et « réflexion » sur le processus de sa propre constitution comme oeuvre (ce que l'on nomme communément: « méthode »). **Équivalences 1 – 4** est l'après-coup, en quelque sorte, de cette expérience portant sur la photographie, l'espace, la répétition et la mémoire.